



L'assassin habite au 21

de Henri-Georges Clouzot

Fiche technique

France - 1942 - 1h25

Réalisateur :

Henri-Georges Clouzot

Scénario :

Henri-Georges Clouzot
d'après **Stanislas-André Steeman**

Musique :

Maurice Yvain

Interprètes :

Pierre Fresnay

(commissaire Wens)

Suzu Delair

(Mila-Malou)

Jean Tissier

(Lallah Poor)

Noël Roquevert

(Linz)

Pierre Larquey

(Colin)

René Genin

(l'ivrogne)

Jean Despeaux

(Kid Robert)



Résumé

Une série de crimes sont commis par un mystérieux Durand. Le commissaire Wens trouve des cartes au nom de Durand en possession d'un cambrioleur qui affirme les avoir volées dans une pension de famille, 21 avenue Junot à Montmartre. Wens s'y rend, déguisé en pasteur. Sa maîtresse s'y introduit à son tour. Or une vieille fille est assassinée et Colin, l'un des pensionnaires soupçonné. Mais pendant que celui-ci est en prison, un nouveau meurtre signé Durand est commis et un autre cadavre, avec la carte de M. Durand, apparaît dans la malle du fakir Lallah Poor, autre pensionnaire du 21...

Critique

L'un des meilleurs "policiers" des années quarante. Ce premier film de Clouzot s'impose par la noirceur de sa peinture : la vision des pensionnaires du 21 est sans concessions et le suspense habilement agencé. Mais Clouzot est aussi servi par une pléiade d'acteurs extraordinaires : le trio d'assassins Tissier-Larquey-Roquevert est inoubliable et le couple Fresnay-Delair forme un amusant contrepoint au sinistre M. Durand.

Dr Clouzot et Mr Steeman

Il est difficile d'imaginer qu'une œuvre aussi maîtrisée que **L'assassin habite au 21** puisse être la première de son auteur. Clouzot n'avait tourné qu'un court-métrage,

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

cette expérience venant s'ajouter aux dialogues du **Dernier des six** (1941), dans lequel jouait Pierre Fresnay. Aidé par le comédien, il finance **L'assassin** avec de l'argent allemand - nous sommes en 42 - et se tourne vers un écrivain qu'il connaît bien, Stanislas-André Steeman. Celui-ci, pour avoir déjà travaillé avec Clouzot, sait qu'il n'aura pas affaire à un simple adaptateur : son roman se déroule à Londres ; Clouzot change monsieur Smith en monsieur Durand. Du coup, l'atmosphère victorienne rappelant *Dr Jeckyll et Mr Hyde*, comme le souligne Steeman, disparaît. Le reste à l'avenant !

Les deux hommes vont s'affronter, en toute amitié, le temps du tournage. Steeman raconte la suite avec humour : lorsqu'il a enfin l'occasion de voir le résultat final en Belgique, il note qu'un tiers seulement de la moitié de ses bons mots a été retenu par Clouzot, les moins incisifs bien entendu. De retour à Paris, Steeman reçoit un mot de Clouzot indiquant qu'il a déjà commencé l'adaptation de **Légitime défense**, un autre de ses romans. Remanié, concassé, puis reconstruit, **Légitime défense** donnera le splendide **Quai des Orfèvres**.

Alain Charlot

Les cent chefs-d'œuvre du suspense

Et c'est enfin l'entrée de Clouzot dans la colportation des auteurs complets de cinéma avec la réalisation d'un film appelé à une gloire modeste mais constante **L'assassin habite au 21**.

Une nouvelle adaptation de Steeman. Un "policier" bien classique, traditionnel, sans intentions sous-jacentes, un divertissement. Occupation oblige... Mais quel divertissement ! La trame de l'intrigue, excellente, est bouleversée, remaniée, agressée, pensée littéralement cinéma. Dès la première séquence, un long mouvement de travelling dans un décor de rue la nuit, accompagne René Génin, première victime du tueur qui signe "Monsieur Durand". Avec quelques essais de caméra subjective, procédé habile et judicieux pour masquer l'identité du coupable. Et aussi pour faire entrer de plain-pied le spectateur dans l'intrigue et le monde magique de l'écran. Dès cette première introduction, Clouzot impose l'une de ces marques de fabrique essentielles : prendre le spectateur par surprise et le faire pénétrer d'emblée dans le cœur du sujet, sans détour. Mais le cinéma français du moment n'est pas encore libéré de la convention théâtrale. Et Clouzot gardera longtemps ce goût des scènes jouées, cette conception des rôles pensés pour de grands comédiens. Ses détracteurs ne se lasseront pas de le lui reprocher au cours de sa carrière.

Ici, le grand comédien, c'est son ami Pierre Fresnay qui tient tout naturellement le rôle du commissaire Wens dans cette seconde aventure cinématographique, suite directe du **Dernier des six**. Et Suzy Delair reprend, tout aussi naturellement, son personnage farfelu de Mila-Malou. Rien d'autre à dire de ce film si ce n'est que son découpage sera cité en exemple durant des années dans les cours de réalisation de l'I.D.H.E.C.

Clouzot, Henri-Georges

Grand maître du film "noir", il a fait ses débuts comme homme à tout faire de la maison Osso, signant un sketch dont la chute est amusante, **La terreur des Batignolles**, en 1931, et "supervisant" les versions françaises des opérettes allemandes, du type **Château de rêve**, sans compter la rédaction d'un nombre impressionnant de scénarios pour Gallone, Baroncelli, Litvak, etc. Mais Clouzot devient parfois plus ambitieux : **Le duel**, d'après Lavedan mis en scène par Fresnay. La guerre, avec le départ des ténors (Duvivier, Clair, Renoir) lui offre sa chance. Il signe deux scénarios éblouissants, **Les inconnus dans la maison** pour Decoin, d'après Simenon, et **Le dernier des six**, pour Lacombe, d'après Steeman. Pourquoi ne deviendrait-il pas metteur en scène ? Son coup d'essai est un coup de maître. **L'assassin habite au 21** est l'un des meilleurs policiers jamais tournés en France : il vaut par l'habileté de l'adaptation du roman de Steeman, une interprétation éblouissante (le trio d'assassins : Larquey, Jean Tissier, Noël Roquevert) et une manière de créer une atmosphère éprouvante propre à Clouzot. Suit **Le corbeau**, l'un des chefs-d'œuvre du cinéma français. Sur un scénario de Chavance, Clouzot a su recréer la vie étouffante et étouffée d'une petite ville de province. Le thème de la lettre anonyme est magistralement exploité. Il faudrait citer toutes les scènes : l'enterrement, la dictée, le dialogue sur le bien et le mal entre Fresnay et Larquey tandis que la lampe oscille de droite à gauche, rejetant à tour de rôle l'un des protagonistes dans l'ombre. Tant de noirceur fit penser à Stroheim, à Céline... mais créa un malentendu. Sous prétexte que le film avait été tourné pour la firme allemande Continental, et qu'il se serait agi d'une œuvre de propagande antifrançaise, Clouzot fut interdit de studio à la Libération. Les historiens évoquent volontiers la chasse aux sorcières à

Hollywood, au temps de McCarthy, mais oublie une autre chasse aux sorcières, en France, en 1944 et un peu Marcel Carné. Clouzot ne revint qu'en 1947 : retour éclatant avec son deuxième chef-d'œuvre, **Quai des Orfèvres**, où Juvet faisait une extraordinaire composition d'inspecteur de police et où la peinture du monde pitoyable du music-hall trouvait des accents à la Lautrec. Si **Manon** transposition moderne du roman de l'abbé Prévost, déçut un peu, Clouzot se retrouva pleinement dans **Le salaire de la peur**, terrible suspense évoquant le transport d'explosifs par camion, réflexion sur la dignité du travail humain, où Yves Montand et Charles Vanel étaient excellents. Les diaboliques valurent surtout par leur scénario mais ils n'étaient pas indignes de Clouzot : celui-ci y confirmait sa maîtrise du film policier. Changeant de registre, il entreprit de nous expliquer la manière de créer de Picasso. Utilisant des toiles transparentes, il sut pénétrer, de façon exemplaire, dans le monde de l'artiste, établissant une méthode d'approche de la peinture qu'il reprendra dans ses documentaires télévisés. Dans **Les espions**, sous le signe de Kafka, il joue avec les spectateurs et avec lui-même, prêtant le flanc à un deuxième "procès" que lui intente cette fois la "nouvelle vague". **La vérité** est en effet un film médiocre qui fut d'ailleurs mal accueilli. Comme **La prisonnière**, ébauche de ce qui devait être le testament artistique de Clouzot, **L'enfer**, mélange de Masoch, Rebell et O, qu'il ne put jamais mener à bien pour des raisons de santé. Sans doute ses deux derniers films l'ont-ils desservi auprès de la jeune critique. Mais comment oublier **Le Corbeau** ? Comme si Clouzot avait eu besoin des "années noires" de l'Occupation pour mieux exprimer cette vision pessimiste du monde qui caractérise une œuvre placée sous le signe du Mal.

Jean Tulard

Dictionnaire du cinéma (les réalisateurs)

Filmographie

La terreur des Batignolles (c.m.)	1931
L'assassin habite au 21	1942
Le Corbeau	1943
Quai des Orfèvres	1947
Manon	1949
Retour a la vie (un sketch)	1949
Miquette et sa mère	1950
Le salaire de la peur	1953
Les diaboliques	1954
Le mystère Picasso	1956
Les espions	1957
La vérité	1960
La prisonnière	1968